



## Visions de survie

---

*Jean-Louis Benavent*

« C'est un manque de courage que d'accepter la réalité des choses. La liberté réside dans les songes que l'on fait, éveillé, quand le soleil se couche et que l'on est seul. Il y a le courage. Moi-même, je n'en ai pas. Mille fois j'aurais pu partir après mes rêves, afin d'obtenir ce soulagement qu'ont les vrais hommes qui accomplissent leur destinée. Je crois à la destinée. Et je ne crois en rien d'autre. Même pas en moi. Et pourtant... J'aurais dû partir et je pourrais là, me donnant en spectacle, dans la Création, pour me prouver que j'ai bien fait de rester. Mes cheveux sont faits de cendres et mes yeux de soufre. Et avec tout cela il y a la mer. La merveilleuse immensité de la mer, sa profondeur noire remuante comme la vie, gluante comme la vie, sans pitié, comme la mort... La vie, c'est toute la pitié, cette pitié qui poisse mes chaussures. Ha ! Si j'étais sans pitié ! Si j'étais sans morale ! Comme je serais libre face à mon désespoir ! Comme j'aurais des ailes aux pieds et la tête pleine de crimes !

Il n'y a plus d'intensité. Oui, il n'y a plus d'intensité et le soleil brille fade. Les nuages sont disloqués, ne veulent plus rien dire, ils ne sont qu'illusion ou fumée : la fumée qui sert à faire disparaître les magiciens. La magie n'existe plus ; les yeux sont partout. Dans mon jugement. Pourquoi ? Il est lâcheté et vanité. Symboles de l'organisation. J'ai perdu ma sobriété une nuit — et depuis toutes les nuits. Y a-t-il quelque chose de poétique encore ? Non, la poésie est allée se cacher derrière nos têtes, dans notre inconscient, là où elle a toujours régné. Quand je pense à la poésie j'étouffe. Je sens qu'elle veut me prendre et m'amener loin de tout, loin d'ici. Si je succombe à la noyade je verrai des beautés inimaginables, les visions qui m'entoureront seront comme des sirènes, chantant chacune à leur manière un son adéquat pour libérer mon endorphine, libérer mon cortex de la méticulosité. La réflexion est le cancer du poète. La mer c'est le néant parfait, l'imagination est submersible. Je tiens un plomb dans la main de calibre 9mm. Il s'était écrasé contre un mur, il gisait à terre. Je l'ai ramassé puisqu'il est mon compagnon de fortune. Avec un plomb on peut pécher et mes forfaits seront scrupuleux. Je cherche le feu et les cris justes, les flammes. Il me faut ma dose de passion ! Il me faut ma dose de douleur.

Intransigeant : oui. Mais qu'est-ce que je m'en tamponne, de la vie en atmosphère ! Et l'espace ? La vitesse ? La roche, les volcans en fusion ?

Si j'étais magicien je vous ferais un beau tour et vous seriez épanouis. J'aime mieux démolir mes virtuosités pour vous apprendre qu'en soufflant sur du sable on crée une constellation, en pianotant sur un clavier on défait nos idées, en écoutant son cœur on entend les pas du destin. Quel éclopé !

Je n'y crois plus. Mais je ne suis pas encore prêt : il y a en moi trop de mains s'accrochant. Quand j'aurai tout lâché, alors seulement je serai riche et impudique ; la musique qui vole sombrera près d'une île, dans un lagon. Écorché par les récifs de corail et les épaves j'aurai devant moi toute la beauté du rêve, toute la majesté cristalline de l'horizon en pleurs. Et j'aurai vaincu.

Je suis un dégénéré. »

Voilà ce qu'écrivait Edmond Rhagen du haut de son imprenable habitation de l'Aveyron. Il venait de terminer une bouteille de rhum *tres esquinas* sans s'en apercevoir, face à son ordinateur portable, un bac de glaçons fondants à portée de la main. Rien ne lui était plus familier que la solitude et le désespoir. Il venait de terminer un livre — son dernier peut-être — le jour même de ses cinquante ans, et il était aussi ivre que peut l'être un être laissé à ses propres divagations destructrices : dans sa lucidité, il avait pris soin de décharger le magnum 44 qu'il avait rapporté clandestinement au retour d'un voyage au Vietnam. Il avait une véritable fascination pour les armes à feu. Il trouvait que ses livres étaient identiques à celles-ci : outre le fétichisme qui les entourait, il y avait une mécanique simple, efficace ; l'impeccable finition de l'œuvre d'art et sa destinée montraient combien l'homme évolué prenait soin des objets servant à l'anéantissement de la vie. Il savait que la précision de ses livres était comparable à celles d'une arme. Son artefact avait le pouvoir de déchirer le cuir le plus dur afin de révéler dans sa fragilité le système nerveux et de l'être humain et de la société tout entière.

Il se leva d'un bond comme pour fuir un cauchemar et alla à la fenêtre observer le paysage : à perte de vue des conifères verdoyants, des bosquets délabrés, des baraques médiévales aux portes voûtées et basses à l'intérieur desquelles des hommes et des femmes secs à l'œil vitreux — ses voisins — attendaient la mort avec autant d'impatience que la transhumance. Loin de l'apaiser, ce splendide versant lui donnait une peur primale : il se sentait pris dans un piège que lui-même s'était tendu. Il avait

loué cette maison deux ans auparavant et les gens du hameau avaient cru reconnaître en lui le pimpant citadin, le diable en personne. Il est vrai qu'à son âge, il n'était pas exactement aussi paisible qu'il aurait dû l'être. Ses mœurs, initiées dans de grandes villes, où croiser le regard de quelqu'un — même un aveugle — était impossible, s'étaient négativement décuplées du fait que la morale des habitants du hameau semblait anachronique, sacerdotale. Le halo de ragots entourant sa personne et sa demeure, la plus haute et la plus magistrale de toutes, empêchait même les cambrioleurs de s'approcher. Il n'avait que faire des médisances et malgré les insistantes remarques et les jeux de regards complices entre ses voisins, Edmond vivait sa vie comme il l'entendait. Pour rien au monde il n'aurait renoncé à jouir d'elle quand bien même il vivait ses derniers instants. Il avait possédé la jeune ouvreuse d'un cinéma antique situé plus bas dans le village, près du lac, et s'amusait à la montrer dans tous les villages alentour assise dans son Alfa Romeo décapotable, tout en expliquant à ses voisins qu'en fait il s'agissait de sa nièce. Il affectionnait aussi, dans ses accès de folie excentrique, à se rendre chaque jour à la supérette du coin pour y acheter des sacs entiers de papier hygiénique, provoquant chez ses détracteurs une grande perplexité quant à l'utilisation qu'il en faisait. L'expression de la caissière interloquée s'exclamant « encore aujourd'hui ? » alors qu'il lui présentait un nouveau sac de rouleaux le faisait jubiler intérieurement. Il riait d'autant plus en empilant dans ses toilettes ces sacs neufs.

Mais ces derniers temps il était resté chez lui à écrire ce foutu roman, une commande, ou plutôt un service dû à son éditeur, séquestrant ainsi son indomptable appétit de scandale. On n'avait plus entendu parler de lui pendant presque trois mois. Loin d'apaiser les villageois excités par l'intrus, et les mensonges n'ayant plus prise directe sur la réalité, on s'imaginait les plus farfelues orgies, les perversités les plus morbides, allant même jusqu'à interroger la jeune ouvreuse qui, hélas, n'ayant pas autant de matière grise que de chair, répondit de la plus complexe des manières, sa timidité aidant à développer la paranoïa ambiante et les esprits oisifs. Tel un châtelain, des cimes de son fief il voyait ces minuscules êtres se démener pour trouver un chef d'accusation assez conséquent pour pouvoir le lyncher face à l'église, lui faisant faire pénitence comme au temps de la persécution cathare. Il se disait que dès qu'il aurait complètement achevé son livre il leur jouerait un sale tour dont ils se souviendraient toutes leurs vies.

Il retourna s'asseoir pour relire et corriger son roman autobiographique tout en sentant monter en lui une sève sadique qui mena son esprit au paroxysme de l'excitation.

« Les grands hommes n'ont pas d'illusions, ils n'ont que des projets. »

Il s'arrêta. Il avait certainement lu cette phrase quelque part. Elle semblait avoir toujours existé. Il se demanda alors si lui avait des projets ou des illusions. En allant chercher une nouvelle bouteille de rhum, Edmond Rhagen passa de nouveau devant la fenêtre mais détourna son regard. Un sentiment nouveau l'assaillit : était-ce la soif ou l'amertume qui brûlait sa gorge ? Il n'avait pas à être amer : finalement, durant toute sa vie, il avait su rire de tout, du pire comme du meilleur. Ce rire incisif qui donnait à son style et à ses sujets une particulière approche de l'être humain.

Dans sa réserve d'alcool à moitié vide (ou pleine, selon), on trouvait rangés dans un ordre de goût : une caisse ouverte de Jack Daniel's, du rhum *tres esquinas* qu'il faisait venir d'Espagne, du madère, et, au fond, deux caisses de jus de citron. Il saisit une nouvelle bouteille de *tres esquinas* et, passant près du réfrigérateur, emporta un nouveau sac de glaçons qu'il plongeait, de retour dans son bureau, dans le bac à glace naufragé. Après s'être versé un grand verre de rhum, il resta un long moment à regarder tour à tour les glaçons fondant dans le bac et son verre qu'il remuait systématiquement. Sortant de sa léthargie en hoquetant il finit par dire d'un ton las, à l'attention des fantômes : « Il n'y a plus rien. »

Il chargea son revolver, le mit dans sa ceinture et, posant son manuscrit dans la poubelle, se précipita dans son garage. L'Alfa Romeo étincelante, cerclée des différents tableaux qu'il avait peints dans sa jeunesse, eut sur lui l'effet du lithium. Il s'assit, toujours son verre à la main, pour l'observer. Dans un déclic soudain il ouvrit le garage, démarra l'Alfa Romeo et se glissa à l'intérieur. Edmond Rhagen enclencha la première vitesse, but d'un trait son verre et le jeta contre le mur où il éclata sans bruit, et entama la descente de sa propriété. Calant l'accélérateur à l'aide d'une batte de base-ball qu'il avait toujours dans sa voiture, il mit le canon du revolver contre son cœur, inspira profondément et tira. Le son retentit dans la vallée et fit s'envoler les oiseaux de toutes les espèces.

Le cadavre continua sa lente descente dans l'étroite rue du hameau à l'intérieur de son luxueux cercueil, et Rhagen au volant, le sourire aux lèvres, les yeux grands ouverts, exprima son contentement face aux mines effarées des chroniqueurs mondains sortis pour le héler après une si longue absence.

Les spectateurs, grâce à leur sombre sagacité, virent que Rhagen leur faisait une dernière blague et s'écartèrent pour le laisser passer. Ils guettèrent le long virage contournant le vide qui terminait la longue descente avec une secrète anxiété.

Edmond Rhagen, tout comme Achab sur le flan de Moby Dick, sembla faire un dernier signe, lorsque la voiture roulant sur une bosse fut déviée de sa trajectoire pour sombrer dans l'oubli.

Il fit un signe aux paysans mais aucun ne le suivit.